

PAR L'AUTEUR DE
NOS ÉTOILES CONTRAIRES

JOHN GREEN



TORTUES
À L'INFINI

Pôle fiction

Pôle fiction

DU MÊME AUTEUR CHEZ GALLIMARD JEUNESSE :

Qui es-tu Alaska ?

La Face cachée de Margo

Will & Will (avec David Levithan)

John Green

Tortues à l'infini

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Gibert*

GALLIMARD JEUNESSE

Graphisme de couverture : Marguerite Courtieu

Titre original : *Turtles All the Way Down*
Initialement publié par Dutton Books, New York, 2017

Copyright © 2017 by John Green
This edition published by arrangement with Dutton Books,
a division of Penguin Young Readers Group, a member of Penguin
Group (USA) LLC, a Penguin Random House Company.

Tous droits réservés, incluant le droit de reproduction,
en totalité ou en partie, sous toute forme.

© Gallimard Jeunesse, 2017, pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2019, pour la présente édition

À Henry et Alice

« L'homme est certes libre de faire ce qu'il veut, mais
il ne peut vouloir ce qu'il veut. »

– ARTHUR SCHOPENHAUER

Un

À l'époque où je me suis rendu compte pour la première fois que j'étais peut-être un personnage de fiction, je passais mes journées au White River High School, un lycée public situé au nord d'Indianapolis où des forces – si supérieures aux miennes que j'étais incapable de les identifier – exigeaient que je déjeune entre 12h37 et 13h14. Si ces mêmes forces m'avaient attribué une autre plage horaire pour déjeuner ou si mes camarades de table, qui ont contribué à écrire mon destin, avaient choisi un autre sujet de conversation en ce jour de septembre, j'aurais connu une autre fin – du moins, un autre milieu. Mais je commençais à comprendre que l'on n'était pas l'auteur de sa vie, que c'était une histoire racontée par d'autres.

Bien sûr, on croit choisir. Il le faut. Quand la sonnerie monotone retentit des hautes sphères à 12h37, on se dit : «Tiens, je déjeunerais bien maintenant.» Alors que c'est la cloche

qui décide. On se berce de l'illusion d'être le peintre quand on n'est que la toile.

À la cafétéria, les hurlements de centaines de lycéens réduisaient les conversations à du bruit, semblable aux flots déchaînés d'une rivière roulant sur des cailloux. À la lumière agressivement artificielle des néons, je songeais qu'on croyait tous être les héros d'une sorte d'épopée personnelle alors qu'on n'était finalement que des organismes identiques colonisant une immense salle sans fenêtres qui sentait le gras et le détergent.

Je mangeais un sandwich au beurre de cacahuètes et au miel accompagné d'une cannette de Dr Pepper. À vrai dire, je trouve toute cette affaire de mastication de plantes et d'animaux, qu'il faut ensuite faire descendre le long de son œsophage, plutôt répugnante ; si bien que je m'efforçais de ne pas penser au fait que je mangeais, ce qui est une autre façon d'y penser.

En face de moi, Mychal Turner gribouillait sur un carnet à feuilles jaunes. Ce qui se passait autour de cette table avait tout d'une pièce à succès de Broadway. Au fil des ans, les interprètes changeaient, mais les rôles, eux, ne variaient jamais. Mychal tenait celui de l'Artiste. Il parlait à Daisy Ramirez qui jouait ma Meilleure et Plus Intrépide Amie depuis l'école primaire, mais je ne pouvais suivre leur conversation à cause du bruit que faisaient les autres.

Et quel était mon rôle dans cette pièce ? Celui de l'Acolyte. J'étais l'Amie de Daisy ou bien la Fille de Mme Holmes. J'étais le quelque chose de quelqu'un.

J'ai senti mon ventre s'attaquer à mon sandwich et, en dépit du brouhaha ambiant, je pouvais l'entendre digérer, les bactéries rongeaient la pâte visqueuse du beurre de cacahuètes – comme si les lycéens à l'intérieur de mon corps déjeunaient à ma cafétéria interne. J'ai été parcourue d'un frisson.

– Tu n'es pas allée en colo avec lui ? m'a demandé Daisy.

– Avec qui ?

– Davis Pickett.

– Si, pourquoi ?

– Tu n'écoutais pas ? m'a-t-elle lancé.

Je suis trop occupée à écouter la cacophonie de mon appareil digestif, ai-je pensé. Bien sûr, je savais depuis longtemps que j'hébergeais une assemblée considérable d'organismes parasitaires, mais je n'appréciais guère qu'on me le rappelle. D'après le comptage cellulaire, les humains sont faits à cinquante pour cent de microbes, ce qui signifie que la moitié environ des cellules qui nous constituent ne nous appartiennent pas. Il y a mille fois plus de microbes qui habitent mon biome personnel que d'êtres humains sur terre, et j'ai souvent l'impression de les sentir vivre, se reproduire

et mourir en moi et sur moi. J'ai essuyé mes paumes moites sur mon jean en essayant de contrôler ma respiration. J'avoue, j'ai quelques problèmes d'anxiété, mais je soutiens qu'il n'est pas irrationnel de s'inquiéter d'être le refuge d'une colonie de bactéries.

– Son père était sur le point d'être arrêté pour corruption ou je ne sais quoi, mais la nuit qui a précédé la descente de flics, il a disparu, m'a expliqué Mychal. Il y a une récompense de cent mille dollars sur sa tête.

– Et tu connais son fils, a ajouté Daisy.

– Je le connaissais, ai-je précisé.

J'ai regardé Daisy attaquer à la fourchette la pizza rectangulaire fournie par la cantine et ses haricots verts. Elle n'arrêtait pas de me lancer des regards en ouvrant grand les yeux comme pour me demander: «Alors?» J'ai compris qu'elle voulait que je lui pose une question à propos de quelque chose, mais je ne voyais pas quoi, car mon ventre refusait de se taire. Ce qui me plongeait dans un abîme d'inquiétude à l'idée d'avoir réellement contracté une infection parasitaire.

J'ai vaguement entendu Mychal détailler son nouveau projet artistique à Daisy. À l'aide de Photoshop, il comptait mixer les visages de cent personnes s'appelant Mychal pour produire un cent unième Mychal qui serait la moyenne de tous les autres. Je trouvais le projet intéressant

et j'aurais bien aimé écouter la suite, mais la cafétéria était trop bruyante et je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il y avait quelque chose qui clochait dans l'équilibre des forces microbiennes à l'intérieur de mon corps.

Un abdomen beaucoup trop bruyant est un symptôme révélateur, certes rare, mais non sans précédent, d'une infection par la bactérie *clostridium difficile*, qui peut s'avérer fatale. J'ai sorti mon téléphone et j'ai tapé «microbiome humain» pour relire la présentation sur Wikipedia des milliards de micro-organismes qui se trouvaient en ce moment même à l'intérieur de mon corps. J'ai cliqué sur l'article concernant la CD et j'ai fait défiler jusqu'au paragraphe qui souligne que la plupart de ces infections se contractent à l'hôpital. Puis je suis descendue plus bas jusqu'à la liste des symptômes, mais je n'en avais aucun, si ce n'était l'abdomen trop bruyant ; je savais cependant grâce à des recherches antérieures que la Cleveland Clinic avait signalé le cas d'un patient mort d'une infection par la CD alors qu'il était arrivé à l'hôpital avec seulement de la fièvre et une douleur au ventre. Je me suis rappelé à moi-même que je n'avais pas de fièvre et moi-même a répondu : *Pas encore*.

À la cafétéria où une tranche de plus en plus mince de ma conscience résidait encore, Daisy proposait à Mychal de bâtir son projet non sur

des photos de gens qui s'appelaient Mychal, mais sur des photos de détenus qui avaient été inculpés avant d'être innocentés.

– Ce sera plus facile de toute façon, lui a-t-elle expliqué, parce qu'ils ont tous été pris en photo sous le même angle pour l'identification. Et puis, ton projet ne se limitera pas à une histoire de noms, il parlera de races, de classes et d'incarcération de masse.

– Tu es un génie, Daisy!

– Tu as l'air surpris, lui a-t-elle rétorqué.

Et pendant cet échange, je me disais : *Si la moitié des cellules à l'intérieur de mon corps ne sont pas moi, cela ne questionne-t-il pas la notion de « moi » en tant que pronom singulier et encore plus en tant qu'auteur de mon destin ?* Je suis tombée très bas dans ce trou de ver que je connais par cœur, au point de quitter la cafétéria de White River High School pour de bon et de me retrouver dans une espèce d'espace non sensoriel que seuls les gens vraiment dingues connaissent.

Depuis que je suis toute petite, j'enfonce l'ongle de mon pouce droit dans la pulpe de mon majeur, et, à force, j'ai une drôle de callosité à la place de l'empreinte digitale. Après toutes ces années de pratique, je peux facilement ouvrir une crevasse dans la peau, que je couvre d'un pansement pour éviter une infection. Mais parfois, cela ne suffit pas, j'ai quand

même peur d'avoir contracté une infection et d'être obligée de la stopper; or le seul moyen d'y parvenir est de rouvrir la plaie et de faire sortir autant de sang que possible. À partir du moment où j'ai envisagé cette option, je ne peux pas ne pas le faire. Toutes mes excuses pour la double négation mais c'est une situation doublement négative, un pétrin dont on ne peut s'échapper qu'en mettant la négation à la forme négative. Tout cela pour dire que je commençais à avoir envie de sentir mon ongle entamer la pulpe de mon doigt et je savais que résister était plus ou moins inutile. Sous la table de la cafétéria, j'ai retiré le pansement et j'ai enfoncé mon ongle dans la callosité jusqu'à ce que je sente la peau se déchirer.

– Holminette, a appelé Daisy.

J'ai levé la tête.

– On a presque fini de déjeuner et tu n'as rien dit sur mes cheveux.

Elle a secoué sa crinière et j'ai vu des mèches si rouges qu'elles avaient des reflets roses. D'accord. Elle s'était teint les cheveux.

Je suis remontée des profondeurs.

– C'est gonflé, ai-je fait remarquer.

– N'est-ce pas? Ça dit: « Mesdames et messieurs et vous qui ne vous reconnaissez pas en dames ou en messieurs, sachez que Daisy Ramirez ne brisera pas ses promesses, mais elle brisera votre cœur. »

C'était la devise autoproclamée de Daisy : « Brise les cœurs, pas les promesses. » Elle n'arrêtait pas de menacer de se la faire tatouer sur la cheville quand elle aurait dix-huit ans. Daisy a reporté son attention sur Mychal et moi sur mes pensées. Les gargouillis dans mon ventre étaient encore plus sonores. J'étais à deux doigts de vomir. Pour quelqu'un qui détestait les fluides corporels, je vomissais beaucoup.

– Holminette, ça va ? m'a lancé Daisy.

J'ai hoché la tête. Il m'arrivait de me demander pourquoi elle m'aimait ou, du moins, me supportait. Et les autres aussi. Même moi, je me trouvais horripilante.

J'ai senti la sueur inonder mon front et, dès que je commence à transpirer, c'est un flot ininterrompu. Je continue ensuite pendant des heures et pas seulement du visage ou des aisselles. Ma nuque transpire. Mes seins transpirent. Mes mollets transpirent. J'avais peut-être de la fièvre, finalement.

Sous la table, j'ai mis le vieux pansement dans ma poche et, sans regarder, j'en ai sorti un neuf que j'ai déballé, puis j'ai baissé rapidement les yeux pour le poser sur mon doigt. Ce faisant, je respirais en inspirant par le nez et en expirant par la bouche, comme me l'avait conseillé le docteur Karen Singh, soufflant à un rythme « qui ferait vaciller la flamme d'une bougie mais ne l'éteindrait pas. Imaginez cette bougie, Aza,

qui vacille sous votre souffle mais demeure, toujours». J'ai essayé le truc de la respiration, mais la spirale de pensées continuait de se faire plus oppressante. Je pouvais entendre la voix du docteur Singh dans ma tête, me disant de ne pas sortir mon téléphone, de ne pas consulter les mêmes articles encore et encore ; mais je l'ai fait quand même et j'ai relu la page Wikipedia sur le «microbiote humain».

Le problème avec une spirale, c'est que si on se laisse prendre à l'intérieur, ça ne s'arrête jamais. Elle continue de se resserrer à l'infini.

J'ai refermé la glissière du sac en plastique sur le reste de mon sandwich, je me suis levée et je l'ai jeté dans une poubelle débordante de détrit. J'ai entendu une voix derrière moi :

– Je dois m'inquiéter que tu n'aies pas sorti plus de deux mots d'affilée de toute la journée ?

– Spirale de pensées, ai-je marmonné en guise de réponse.

Daisy me connaissait depuis qu'on avait six ans, assez longtemps pour comprendre de quoi je parlais.

– Je m'en doutais. Désolée, ma vieille. On essaie de se voir plus tard ?

Une fille prénommée Molly s'est avancée vers nous en souriant.

– Salut, Daisy. Juste pour info, ta teinture à la grenadine a déteint sur ton T-shirt.

Daisy a regardé ses épaules et, effectivement, son haut rayé était devenu rose par endroits. Elle a mis un instant à réagir.

– Oui, ça fait partie du look, Molly. En ce moment, les T-shirts avec des taches sont hyper à la mode à Paris.

Elle a tourné le dos à la fille et m'a dit :

– Bien. On peut aller chez toi, on regardera *Star Wars Rebels*.

Daisy était fan de *Star Wars* – et pas seulement des films, des livres, des séries d'animation et des émissions pour enfants où les personnages sont en Lego –, elle écrivait une fanfiction sur les amours de Chewbacca.

– Et on te remontera le moral jusqu'à ce que tu sois capable d'aligner trois, voire quatre mots. Pas mal, non ?

– Ça marche.

– Ensuite, tu pourras m'accompagner au boulot. Désolée, mais j'ai besoin d'un chauffeur.

– D'accord.

J'aurais voulu ajouter quelque chose, mais les pensées continuaient d'affluer, spontanées, indésirables. Si j'avais écrit l'histoire, j'aurais arrêté d'être focalisée sur mon microbiome. J'aurais dit à Daisy que j'adorais son idée pour le projet artistique de Mychal, que je me rappelais très bien Davis Pickett, que j'avais rencontré quand j'avais onze ans, alors que j'étais en

proie à une peur confuse mais persistante. Et je lui aurais raconté cette fois où, à la colo, Davis et moi avions regardé le ciel d'été sans nuages, tous les deux allongés au bord d'un ponton, les jambes ballantes dans le vide, le dos appuyé contre les vieilles planches de bois. J'aurais ajouté que Davis et moi ne nous étions jamais beaucoup parlé et qu'on ne s'était pas beaucoup regardés non plus ; mais ce n'était pas grave, car nous regardions le même ciel ensemble – ce qui est sans doute plus intime que de croiser le regard de l'autre. Tout le monde peut vous regarder. Il est plutôt rare de trouver quelqu'un qui voie le monde tel que vous le voyez.

Deux

La transpiration avait emporté avec elle presque toute ma peur et pourtant, en allant de la cafétéria à mon cours d'histoire, je n'ai pas pu m'empêcher de sortir mon téléphone pour relire le récit horrifique que constituait l'article de Wikipedia sur le «microbiote humain». Je lisais en marchant quand j'ai entendu ma mère crier par la porte ouverte de sa salle de classe. Elle était assise à son bureau, penchée sur un livre. Maman est prof de maths, mais la lecture est sa passion.

– Pas de téléphone dans les couloirs, Aza !

J'ai rangé mon téléphone et suis entrée dans sa classe. Il me restait quatre minutes avant la fin de ma pause déjeuner, juste ce qu'il fallait pour avoir une conversation avec sa mère. Elle a levé les yeux sur moi et a sans doute deviné quelque chose à mon regard.

– Ça va ?

– Oui, ai-je répondu.

– Pas trop angoissée ?

À un moment donné, après que le docteur Singh lui avait recommandé de ne pas me demander si j'étais anxieuse, elle avait cessé de me poser des questions directes.

– Ça va, ai-je répondu.

– Tu as pris tes médicaments.

Autre question indirecte.

– Oui, ai-je répondu, ce qui était à moitié vrai.

En troisième, après un épisode dépressif, on m'avait prescrit un comprimé rond et blanc à prendre une fois par jour. Mais en réalité, je le prenais peut-être trois fois par semaine.

– On dirait que tu as...

«Transpiré» est sûrement ce qu'elle voulait dire.

– Qui décide à quel moment la cloche doit sonner? ai-je demandé. Je parle de celle du lycée.

– Tu sais quoi, je n'en ai aucune idée. Sans doute quelqu'un de l'équipe du directeur.

– J'aimerais bien savoir pourquoi la pause déjeuner dure trente-sept minutes et pas cinquante ou vingt-deux...

– Il s'en passe des choses dans ta petite tête.

– Je trouve juste bizarre que ce genre de décision soit prise par quelqu'un que je ne connais pas et d'être obligée de m'y plier. C'est comme si ma vie était régie par l'emploi du temps d'un individu que je n'ai jamais rencontré.

– À cet égard et à bien d'autres, les lycées américains ressemblent plutôt à des prisons.

J'ai ouvert de grands yeux.

– Oh, mais oui, tu as raison. Les détecteurs de métaux. Les murs en béton.

– Les deux sont surpeuplés et sous-financés, a ajouté maman. Et ont des sonneries qui vous indiquent à quel moment vous déplacer.

– Et on n'a pas le droit de choisir quand on veut déjeuner, ai-je fait remarquer. Les prisons ont des gardiens corrompus et assoiffés de pouvoir et les lycées, eux, ont des profs.

Elle m'a lancé un regard puis s'est mise à rire.

– Tu rentres directement après les cours ?

– Oui. Ensuite, il faut que je dépose Daisy à son travail.

Maman a acquiescé.

– Parfois, la petite fille que tu as été me manque... Et puis je me rappelle les restaurants de la chaîne Chuck E. Cheese!

– Elle veut juste mettre de l'argent de côté pour la fac.

Ma mère a jeté un coup d'œil à son livre.

– Si on vivait en Europe, l'université ne coûterait pas grand-chose.

Je me suis préparée à son discours sur les frais universitaires.

– Il y a des facs gratuites au Brésil, dans pratiquement toute l'Europe et en Chine. Mais ici,

on vous prend vingt-cinq mille dollars par an pour aller à la fac dans l'État où vous habitez. Je viens à peine de finir de rembourser mes emprunts et, bientôt, je vais devoir en contracter d'autres pour toi.

– Je ne suis qu'en première, j'ai encore tout le temps de gagner au loto. Et puis si ça ne marche pas, je pourrai toujours me lancer dans le trafic de méthamphétamines pour payer la fac.

Maman a esquissé un pâle sourire. Elle s'inquiétait vraiment de savoir comment elle allait financer mes études.

– Tu es sûre que ça va ? a-t-elle demandé.

J'ai hoché la tête juste au moment où la cloche sonnait pour m'expédier en histoire.

En arrivant à ma voiture après les cours, j'ai trouvé Daisy installée à l'avant. Elle s'était changée, avait retiré son T-shirt taché et enfilé son polo rouge Chuck E. Cheese à la place. Son sac à dos sur les genoux, elle buvait une brique de lait fournie par le lycée. Daisy était la seule en qui j'avais assez confiance pour lui confier une clé de Harold. Même maman n'en avait pas !

– Sois gentille de ne pas boire de liquide non transparent dans Harold.

– Le lait est un liquide transparent, a-t-elle répondu.

– Faux.

Avant de prendre le chemin du retour, j'ai conduit Harold à l'entrée principale et attendu que Daisy jette sa brique de lait.

Vous avez peut-être déjà été amoureux. Je veux dire vraiment amoureux, d'un amour que ma grand-mère décrivait en citant la Première Lettre de saint Paul aux Corinthiens qui dit que l'amour est patient et plein de bonté, qu'il n'est point envieux ni vantard, qu'il croit tout, qu'il espère tout, qu'il supporte tout. Je n'aime pas trop balancer le mot «amour» à tort et à travers ; c'est un sentiment trop merveilleux, trop rare, pour le dévaloriser par un usage abusif du terme. On peut vivre une bonne vie sans jamais connaître le véritable amour (dans la version corinthienne du sens, je veux dire). Mais j'ai eu la chance de le rencontrer avec Harold.

Harold était une Toyota Corolla vieille de seize ans de couleur turquoise. Son moteur cliquetait à un rythme régulier, semblable aux battements de son impeccable cœur de métal. Harold appartenait à mon père – en fait, c'est papa qui l'avait baptisé Harold. Maman s'étant toujours refusée à le vendre, il était resté au garage pendant huit ans, jusqu'à mes seize ans.

Le remettre sur pied après si longtemps avait absorbé la totalité de mes quatre cents dollars d'économies – argent de poche, monnaie chipée à maman quand elle m'envoyait

faire une course à la supérette, boulot d'été chez Subway, cadeaux de Noël de mes grands-parents –, d'une certaine façon, Harold était donc la somme de tout mon être, du moins financièrement parlant. Et je l'adorais. Je rêvais souvent de lui. Il avait un coffre gigantesque, on lui avait ajouté un immense volant blanc et la banquette arrière était recouverte de cuir beige. Il accélérail avec la douce sérénité du maître bouddhiste zen conscient que rien ne mérite d'être accompli rapidement et ses freins poussaient des gémissements semblables à la musique produite par une machine de métal.

D'un autre côté, Harold n'avait pas de connexion Bluetooth ni, d'ailleurs, de lecteur de CD, ce qui signifiait que, en sa compagnie, trois choix s'offraient à vous : 1. Rouler en silence. 2. Écouter la radio ou 3. Écouter la face B de la cassette *So Addictive*, l'excellent album de Missy Elliott qui appartenait à mon père et que – parce qu'on ne pouvait plus l'éjecter du lecteur – j'avais déjà entendu une centaine de fois.

Et, pour finir, il se trouve que le système audio imparfait de Harold a été la dernière note de la mélodie de coïncidences qui a changé ma vie.

Daisy et moi étions en train de chercher une station susceptible de passer la chanson d'un

groupe particulièrement génial et sous-estimé quand on est tombées sur un bulletin d'informations : « ... Pickett Engineering, une entreprise de BTP installée à Indianapolis et qui emploie plus de dix mille personnes à travers le monde. Aujourd'hui... » J'ai avancé la main pour changer de station mais Daisy l'a écartée.

– C'est ce que je te racontais ! s'est-elle écriée.

La radio poursuivait : « ... cent mille dollars de récompense pour toute information permettant de localiser le P-DG de l'entreprise, Russell Pickett. Pickett, qui a disparu dans la nuit qui devait précéder l'intervention de la police à son domicile dans le cadre d'une enquête pour fraude et corruption, a été vu pour la dernière fois le 8 septembre dans son domaine au bord de la rivière. Toute personne possédant des informations sur l'endroit où il se trouve est priée d'appeler la police d'Indianapolis. »

– Cent mille dollars, a répété Daisy. Et tu connais son fils.

– Je le connaissais, ai-je rectifié.

Deux étés de suite, après le CM2 et la sixième, Davis et moi avons été envoyés en même temps à la colo Déprime, enfin c'est comme ça qu'on appelait entre nous la colonie Spero, un lieu de vacances pour enfants qui ont perdu un parent situé au fin fond de Brown County.

En dehors des moments passés ensemble à

la colo Déprime, nous nous étions vus quelquefois au cours de l'année scolaire, car Davis habitait un peu plus loin au bord de la rivière, sur l'autre rive. Maman et moi vivions sur celle qui était parfois inondée. Quand, sur celle des Pickett, de hauts murs de pierre détournaient les eaux montantes dans notre direction.

– Il ne se souvient sûrement pas de moi.

– Tout le monde se souvient de toi, Holminette.

– Ce n'est...

– Ce n'est pas un jugement de valeur. Je ne dis pas que tu es une fille bien ou généreuse ou gentille, ou je ne sais trop quoi. Je dis seulement que tu es *mémorable*.

– Ça fait des années que je ne l'ai pas vu, ai-je dit.

Mais, quand on a joué avec quelqu'un dans une propriété qui comprend un parcours de golf et une piscine avec cinq toboggans et une île au milieu, on n'est pas près de l'oublier. Davis était la seule semi-célébrité que j'aie jamais rencontrée.

– Cent mille dollars, a répété Daisy pour la troisième fois au moment où on s'engageait sur la I-465, le périphérique qui fait le tour d'Indianapolis. Je répare des machines de jeu pour huit dollars quarante de l'heure alors qu'il y a cent mille dollars qui nous attendent quelque part.

– Je ne dirais pas qu'ils nous *attendent*. De toute façon, je dois déjà lire un truc concernant les effets de la variole sur les populations autochtones ce soir, et j'ai bien peur de ne pas avoir le temps de résoudre l'affaire du milliardaire en cavale, désolée.

J'ai accéléré pour que Harold atteigne la vitesse moyenne sur autoroute. Je ne le conduisais jamais au-delà des limitations. Je l'aimais trop pour ça.

– Bien, tu le connais mieux que moi. Alors, pour citer les insubmersibles membres du plus grand groupe de pop au monde, je dirais : « *You are the one.* » Tu es la bonne personne.

C'était le titre du morceau hyper-kitsch que j'étais trop vieille pour adorer mais que j'adorais quand même.

– J'aimerais pouvoir te contredire, mais cette chanson est tellement géniale.

– *You're. The. One.* « *You're the one that I choose. The one I'll never lose. You're my forever. My star. My sky. My air. It's you.* »

On a éclaté de rire et j'ai changé de station de radio en pensant que le sujet était clos, mais Daisy s'est mise à me lire un article de l'*Indianapolis Star* sur son téléphone.

– « Russell Pickett, le controversé P-DG et fondateur de Pickett Engineering, n'était pas à son domicile lorsque la police s'est présentée vendredi matin avec un mandat de

perquisition et il n'a pas réapparu depuis. Son avocat, maître Simon Morris, affirme qu'il n'a aucune information quant à l'endroit où Pickett se trouve et, au cours d'une conférence de presse qui s'est déroulée aujourd'hui, l'inspecteur Dwight Allen a déclaré qu'aucune activité sur les cartes ou comptes bancaires de Pickett n'avait été signalée depuis la nuit qui aurait dû précéder l'intervention. *Bla, bla, bla...* Allen a également affirmé que, hormis une caméra située au niveau de la grille d'entrée, la propriété n'était pas sous surveillance vidéo. Dans le rapport de police que l'*Indianapolis Star* s'est procuré, il est spécifié que Pickett a été vu pour la dernière fois par ses fils, Davis et Noah, jeudi soir. *Bla, bla, bla...* propriété au nord de la 38^e Rue, une flopée de procès, finance le zoo, *bla, bla, bla...* appelez la police si vous avez des informations, *bla, bla, bla.* » Non, mais attends, comment ça il n'y a pas de surveillance vidéo ? Quel genre de milliardaire n'a pas de caméras de surveillance ?

– Le genre qui n'a pas envie de voir ses affaires louches enregistrées, ai-je répondu.

Tout en conduisant, je n'arrêtais pas de retourner l'histoire dans ma tête. Quelque chose me chiffonnait, mais je ne voyais pas quoi, jusqu'au moment où le souvenir d'étranges coyotes verts aux yeux blancs est remonté à la surface.

– En fait, je me souviens qu’il y avait bien une autre caméra, mais pas de surveillance. Davis et son frère avaient installé une caméra avec capture de mouvement dans les bois près de la rivière. Elle était équipée de la vision nocturne et chaque fois qu’un animal passait – chevreuil, coyote ou je ne sais quoi –, elle se déclenchait et prenait une photo.

– Holminette, a dit Daisy, on a une piste.

– Et, à cause de la caméra de l’entrée principale, on sait qu’il n’a pas pu quitter la propriété en voiture. Donc soit il a escaladé le mur de chez lui, soit il a traversé les bois jusqu’à la rivière et s’est enfui par là, non ?

– En effet...

– Il est donc possible qu’il ait déclenché la caméra avec capture de mouvement. Remarque, ça fait quelques années que je n’ai pas mis les pieds là-bas, elle n’y est peut-être plus.

– Peut-être que si ! a dit Daisy.

– Et peut-être que non.

– Prends cette sortie, a-t-elle soudain lancé et je me suis exécutée.

Je savais que ce n’était pas la bonne, mais je l’ai prise quand même. Et, sans que Daisy ajoute quoi que ce soit, je me suis engagée sur la voie qui retournait en ville, vers chez moi. Vers chez Davis.

Daisy a saisi son téléphone et a composé un numéro.

– Salut, Éric. C'est Daisy. Écoute, je suis vraiment désolée, mais j'ai la gastro. Probablement un norovirus.

– ...

– Oui, pas de problème. Encore désolée, a-t-elle ajouté, puis elle a raccroché et rangé son téléphone dans son sac. Pour peu que tu prononces le mot «diarrhée», ils te supplient de rester chez toi tellement ils ont la trouille d'une épidémie. Bon, voilà ce qu'on va faire. Tu as toujours ton canoë ?

Trois

Il y a quelques années, il nous est arrivé, à maman et moi, de descendre la White River en canoë pour aller au parc qui se trouve derrière le musée d'art et on passait devant chez Davis. On échouait le canoë sur la plage, on faisait un petit tour, puis on rentrait en pagayant contre le courant paresseux. Mais cela faisait longtemps que je n'étais pas allée sur la rivière. En théorie, la White River est sublime – hérons cendrés, oies, chevreuils et autres bestioles – sauf que, en réalité, l'eau a une odeur d'égouts. Non, en fait, elle ne *sent* pas les égouts, elle *pue* les égouts : chaque fois qu'il pleut, ils se mettent à déborder et les eaux usées de tout le centre de l'Indiana se déversent directement dans la rivière.

Je me suis garée dans l'allée. Je suis descendue de voiture, j'ai marché jusqu'au garage, me suis accroupie, puis j'ai glissé la main sous la porte et je l'ai soulevée. Je suis remontée en voiture et me suis garée pendant que Daisy

n'arrêtait pas de répéter qu'on allait devenir riches.

L'effort que j'avais fourni pour ouvrir le garage m'avait fait un peu transpirer, alors, une fois dans la maison, j'ai foncé directement dans ma chambre et j'ai branché la clim. Je me suis assise en tailleur sur mon lit et j'ai laissé l'air froid me souffler dans le dos. Ma chambre était en bazar, fringues sales par terre et papiers disséminés un peu partout – fiches d'exercices, vieux contrôles, brochures d'universités rapportées par maman étaient étalés sur mon bureau et sur le sol. Daisy est apparue dans l'encadrement de la porte.

– Tu as des fringues qui pourraient m'aller ? a-t-elle demandé. Je ne suis pas sûre que l'uniforme de chez Chuck E. Cheese ou un T-shirt taché par de la teinture soient la tenue idéale pour rencontrer un milliardaire, et je n'ai rien pour me changer.

Comme elle faisait à peu près la taille de ma mère, on est allées faire un tour dans sa penderie. Tout en essayant de trouver un haut et un jean qui ne fassent pas trop maman, Daisy parlait. Elle parlait beaucoup.

– J'ai une théorie sur les uniformes. Je pense qu'ils ont été conçus pour que tu deviennes une non-personne, une non-Daisy Ramirez, un non-être humain, mais un truc qui sert des pizzas aux gens et échange leurs tickets contre

des dinosaures en plastique. C'est comme si l'uniforme était fait pour me *cache*r.

– C'est vrai, ai-je admis.

– Putain de système d'oppression, a-t-elle bougonné avant de sortir un corsage violet hideux de la penderie. Ta mère s'habille comme une prof de maths de troisième.

– C'est une prof de maths de troisième.

– Ce n'est pas une raison.

– Pourquoi pas une robe ? ai-je demandé, alors que j'en brandissais une mi-longue, noire avec des motifs cachemire roses – une horreur.

– Je crois que je vais garder mon uniforme.

– D'accord.

J'ai entendu la voiture de ma mère arriver et, même si elle n'aurait vu aucun inconvénient à ce qu'on lui emprunte ses vêtements, j'ai sursauté. Daisy s'en est rendu compte et m'a entraînée hors de la chambre en me tirant par le poignet. On s'est faufilees à l'arrière de la maison avant que maman entre et on s'est frayé un chemin à travers les buissons de chèvrefeuille en bordure du terrain.

Il se trouve qu'on avait toujours le canoë, retourné dans un coin et bourré d'araignées mortes. Daisy l'a remis dans le bon sens, puis elle a arraché les pagaies et les deux gilets de sauvetage jadis orange au lierre qui avait poussé par-dessus. Elle a essuyé le canoë du revers de la main, balancé les pagaies et les gilets de

sauvetage à l'intérieur et a entrepris de le tirer jusqu'à la rive. Daisy était petite et pas très musclée, mais elle avait une force colossale.

– La White River est tellement dégoûtante, me suis-je plainte.

– Holminette, ne sois pas irrationnelle. Aide-moi plutôt à transporter ce truc.

J'ai attrapé l'arrière du canoë.

– Elle est composée à cinquante pour cent d'urine. Et je te parle de la bonne moitié.

– *You're the one*, a-t-elle répété en hissant le canoë sur la berge pour le pousser dans l'eau.

Puis elle a sauté sur une petite avancée boueuse, a enfilé un gilet de sauvetage trop petit pour elle et s'est assise à l'avant de l'embarcation.

Je l'ai suivie, je me suis installée à l'arrière, puis, à l'aide de la pagaie, j'ai poussé contre le bord pour nous écarter de la berge. Cela faisait des lustres que je n'avais pas manœuvré un canoë, mais l'eau était basse et la rivière si large que je n'avais pas grand-chose à faire. Daisy s'est retournée et m'a fait un sourire, bouche fermée. Être sur la rivière me donnait l'impression de retomber en enfance.

Quand on était petites, Daisy et moi avions un jeu auquel on s'amusait sur la rive, les jours où l'eau était particulièrement basse comme aujourd'hui. Il s'appelait « les enfants de la rivière » : on imaginait qu'on vivait seules au

bord de l'eau, qu'on se nourrissait de déchets et qu'on se cachait des adultes parce qu'ils voulaient nous abandonner dans un orphelinat. Je me rappelle Daisy me jetant des faucheux parce qu'elle savait très bien que je les détestais, moi qui criais et courais en agitant les bras même si je n'avais pas vraiment peur. Car, à l'époque, toutes les émotions avaient le goût du jeu, je faisais leur apprentissage, je n'étais pas encore leur prisonnière. La véritable terreur, ce n'est pas la peur, c'est ne pas avoir le choix en la matière.

– Tu sais que cette rivière est la seule raison pour laquelle Indianapolis existe? a dit Daisy en se retournant vers moi. Alors que l'Indiana venait tout juste de devenir un État, ils ont voulu bâtir une nouvelle ville qui en serait la capitale, mais ils ne savaient pas où. La solution évidente était de la mettre au milieu. Donc les mecs en question ont regardé la carte de leur nouvel État et ils ont remarqué qu'une rivière coulait en plein centre. Là, ils se sont dit – bingo – c'est l'endroit idéal! Parce qu'on est en 1819, par là, et qu'une ville a besoin d'eau pour les transports maritimes, ce genre de choses. Alors ils annoncent à tout le monde: «On va construire une nouvelle ville! Sur une rivière! Et on l'appellera Indiana-*polis* parce qu'on est drôlement futés!» Et c'est seulement après avoir fait cette annonce qu'ils se sont aperçus

que la White River n'avait pas plus de quinze centimètres de fond et qu'on ne pouvait pas naviguer dessus en kayak et encore moins en bateau à vapeur. Pendant un moment, Indianapolis a été la plus grande ville au monde établie sur une voie non navigable.

– Comment tu sais tout ça ? ai-je demandé.

– Mon père est dingue d'histoire, a-t-elle expliqué et, au même moment, son téléphone a sonné. Merde, je l'ai fait apparaître, a-t-elle dit en mettant le téléphone contre son oreille. Salut, papa... euh, oui, bien sûr... Non, il ne dira rien... Cool, oui, je serai à la maison à dix-huit heures.

Elle a remis son téléphone dans sa poche et s'est tournée vers moi, clignant des yeux à cause du soleil.

– Il me demandait si je pouvais changer d'horaire pour garder Elena parce que maman fait des heures sup. Je n'ai même pas eu à mentir pour justifier que je n'étais pas au boulot et maintenant il croit que je me sens hyper-concernée par ma sœur. Holminette, tout marche comme sur des roulettes. Notre destin s'éclaircit. On est sur le point de vivre le rêve américain, dont la nature même est, bien sûr, de profiter du malheur d'un autre.

J'ai ri et mon rire m'a semblé étrangement fort quand je l'ai entendu résonner à travers la rivière déserte. Une tortue à carapace molle,



© Marina Waters

Tortues à l'infini

Prise dans la spirale de ses obsessions, Aza, seize ans, n'avait pas l'intention d'enquêter sur la disparition du milliardaire Russell Pickett. Mais c'était compter sans Daisy, sa meilleure amie, et une récompense de cent mille dollars. Aza renoue alors avec le fils Pickett, Davis. L'improbable trio trouvera en chemin d'autres mystères et d'autres vérités, celles de la résilience, de l'amour et de l'amitié indéfectible.

Construit comme un thriller, bouleversant, éblouissant de lucidité, de tendresse, et d'humour rédempteur.

www.gallimard-jeunesse.fr

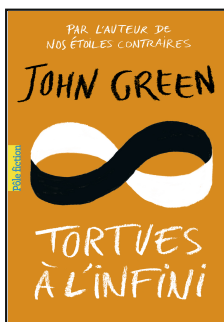
« Je souffre de troubles obsessionnels depuis mon enfance et j'ai longtemps eu des difficultés à parler de ma maladie. Je souhaitais l'extérioriser, l'affronter, et j'ai enfin trouvé le moyen : la mettre en scène dans un roman. C'est certainement mon livre le plus personnel. »

John Green

Entre polar et roman psycho, John Green nous livre un récit dur et bouleversant mais aussi drôle et surtout plein d'espoir.

Le Parisien





Tortues à l'infini **John Green**

Cette édition électronique du livre
Tortues à l'infini de John Green
a été réalisée le 21 décembre 2018 par PCA, Rezé
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2019
par Maury Imprimeur
(ISBN : 978-2-07-511985-6 - Numéro d'édition : 343792)

Code Sodis : U22069 - ISBN : 978-2-07-511987-0.
Numéro d'édition : 343794

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.